

Mémoire Spiritaine

Volume 12 *Approches des cultures africaines de IVigr*
Le Roy à aujourd'hui

Article 6

November 1995

Interview de Mgr Le Roy dans le Petit Parisien du lundi 4 mars 1929

Andrée Viollis

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

Viollis, A. (2019). Interview de Mgr Le Roy dans le Petit Parisien du lundi 4 mars 1929. *Mémoire Spiritaine*, 12 (12). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/memoire-spiritaine/vol12/iss12/6>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Mémoire Spiritaine by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

DE PARIS

Parisien



84^e ANNÉE. — N° 18.997

LUNDI

4

MARS 1929

Saint Casimir

UX DU MONDE ENTIER) R *

Un chauffeur de taxi requis par un inconnu était allé à Limoges chercher des caisses qu'il devait ramener à Paris

On l'arrête dans une rafle et on apprend que son client était un banquier en fuite et qui vient d'être déclaré en faillite

Limoges, 3 mars (dép. Petit Parisien.) Dans la nuit du 2 au 3 février, au cours d'une rafle, on arrêta un chauffeur de taxi venu la veille de Paris avec sa voiture et qui attendait le jour pour s'en retourner.

Interrogé, il expliqua qu'il était venu à la demande d'un client occasionnel qui l'avait accosté dans la rue, à Paris.

— Il m'a dit, ajouta-t-il, d'aller à Limoges, et de lui à l'Aiguille, pour y charger des caisses et les ramener à Paris. Il m'a offert une somme importante. Je suis parti, je me suis présenté à la villa indiquée, j'ai pris quatre caisses et j'en ai laissé à peu près autant, ma voiture étant trop faible pour tout transporter. — Où sont ces caisses ?

— Au garage, dans ma voiture. Elles y étaient, en effet, remplies d'argenterie et d'objets de valeur appartenant à Mme Georges Roux, femme du directeur de la Banque de Limoges, 13, rue du Général-Gérard.

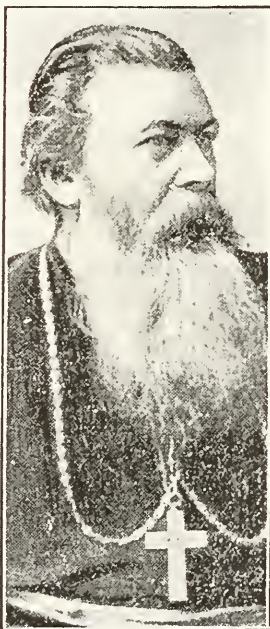
Questionné quelques heures plus tard, Mme Roux expliqua : « Mon mari m'a confié que ses affaires allaient mal. Il m'a écrit de prendre tout ce qui avait de la valeur et de l'envoyer à Paris. Mais le contenu de ces caisses est ma propriété personnelle. »

Depuis cette date, M. G. Roux, Suisse d'origine, n'a pas reparu à Limoges.

Hier matin, une assignation provenant de créanciers demandant le remboursement de sommes versées a été présentée devant le tribunal de commerce qui, après examen, a prononcé la faillite du banquier. On ignore le montant du passif.

GRANDS ROLES D'HIER DANS LEUR SAGE RETRAITE

Un missionnaire : Mgr Le Roy



L'ancien supérieur de la congrégation du Saint-Esprit nous raconte, avec verve et bonne humeur, ses cinquante ans d'apostolat. Ses souvenirs s'attardent, de préférence, sur la période de début de sa carrière, où l'exercice de sa mission spirituelle et philanthropique dans l'Est-Africain se doublait de l'aventureuse et pittoresque existence d'un explorateur, géographe et ethnologue.

Là-bas, derrière le Panthéon, dans l'étroite et glaciale rue Lhomond, une façade austère où s'encastre une chapelle non moins sévère, de hautes fenêtres grillées, un vaste portail solidement clos : c'est la maison-mère de l'importante congrégation du Saint-Esprit dont les missions hantent surtout l'Afrique tropicale.

Le seuil à peine franchi, le décor s'égaie. Deux vieux frères à lunettes, souriants sous leur petite calotte noire; un parloir éclairé de paysannes rutilants de soleil africain, de longs couloirs blancs dallés de rouge, un beau jardin dont on aperçoit les bosquets verts et les arbres en dentelle noire à travers des fenêtres aux antiques petits carreaux ternis, tout cela n'a rien que d'accueillant.

Et le sourire de Mgr Le Roy est infiniment cordial, avec tout juste une pointe d'ironie combative dans le regard clair :

— Je ne vois pas trop en quoi

LES GRANDES ÉPREUVES SPORTIVES

LE CHAMPIONNAT DE FRANCE DE CROSS-COUNTRY

organisé par la F. F. A. avec les concours du « Petit Parisien »

A ÉTÉ COURU HIER A MAISONS-LAFFITTE

DOCUMENTS

*Mémoire Spiritaine, n° 12, deuxième semestre 2000,
p. 56 à p. 61.*

**Interview de Mgr Le Roy
dans *Le Petit Parisien*
du lundi 4 mars 1929**

Andrée Viollis

En première page - suite en page 2 -, dans une série intitulée « Grands rôles d'hier dans leur sage retraite », Le Petit Parisien publiait, le lundi 4 mars 1929, un article au titre sobre : « Un missionnaire : Mgr le Roy ». À plusieurs titres, ce texte est un document intéressant. Tout d'abord, c'est un article remarquablement bien écrit - avec, pour nous, un léger parfum de nostalgie -, finement observé quant aux lieux et aux personnes. D'autre part, on y retrouve la personnalité très séduisante de Mgr Le Roy, dont l'humour, resté intact en ces années de vieillesse et de maladie, donne à ses propos une distanciation à l'égard de lui-même, qui rend complices ses auditeurs, à commencer par la journaliste, Andrée Viollis, manifestement tombée sous le charme... Enfin, c'est une bonne introduction à nos différents articles consacrés à Mgr Le Roy dans ce numéro de Mémoire Spiritaine, parce qu'y sont rappelés - par lui-même ou par la journaliste - les différentes étapes de sa vie et les nombreux domaines dans lesquels il a exercé ses talents : « missionnaire et infatigable organisateur de missions (...), créateur de villages, explorateur, géographe, ethnologue, écrivain de talent... »

L'ancien supérieur de la congrégation du Saint-Esprit nous raconte, avec verve et bonne humeur, ses cinquante ans d'apostolat. Ses souvenirs s'attardent, de préférence, sur la période où l'exercice de sa mission spirituelle et philanthropique dans l'Est-Africain se doublait de l'aventureuse et pittoresque existence d'un explorateur, géographe et ethnologue.



Là-bas, derrière le Panthéon, dans l'étroite et glaciale rue Lhomond, une façade austère où s'encastre une chapelle non moins sévère, de hautes fenêtres grillées, un vaste portail solidement clos : c'est la maison-mère de l'importante congrégation du Saint-Esprit dont les missions hantent surtout l'Afrique tropicale.

Le seuil à peine franchi, le décor s'égaie. Deux vieux frères à lunettes, souriants sous leur petite calotte noire ; un parloir éclairé de paysages rutilants de soleil africain, de longs couloirs blancs dallés de rouge, un beau jardin dont on aperçoit les bosquets verts et les arbres en dentelle verts à travers des fenêtres aux antiques petits carreaux ternis, tout cela n'a rien que d'accueillant.

Et le sourire de Mgr Le Roy est infiniment cordial, avec tout juste une pointe d'ironie combative dans le regard clair :

- Je ne vois pas trop en quoi ma modeste personne peut intéresser le public, dit-il. J'ai été, il est vrai, supérieur général d'une de ces sociétés de malfaiteurs, connues sous le nom de congrégations, qui ne peuvent être tolérées qu'avec une autorisation spéciale du Parlement, mais...

Je proteste :

- Comment ! Et l'hommage rendu par des hommes politiques de tous les partis à l'excellente propagande que les missionnaires font pour la France, l'oubliez-vous ? N'est-ce pas tout récent ?

Mgr Le Roy rit, énigmatique :

- En tous cas, je ne suis même plus supérieur. Une série de calamiteuses bronchites, sans compter une séquelle d'autres maux, m'ont contraint à un repos qui n'est pas dans ma nature.



Il porte pourtant avec une surprenante verdeur cinquante ans du plus dur apostolat. Non seulement fut-il missionnaire et infatigable organisateur de missions, mais créateur de villages, explorateur, géographe, ethnologue, écrivain de talent, quoi encore ?

Et il est là, enfermé dans cette petite pièce monacale, impitoyablement ordonnée, entre un crucifix d'ivoire suspendu au mur et un globe terrestre arrondissant dans un coin son énorme panse. Il est là, assis devant une table de bois, trapu, les épaules carrées, sous le camaïl à liserés violets, caressant de la main, où dans un cercle d'or brille une topaze, sa longue barbe aux pointes effilochées. Avec ses traits nobles et robustes, que retrouve parfois un sourire narquois, il ressemble tantôt à Moïse et tantôt - qu'il me pardonne cette inconvenance - à je ne sais quelle divinité fluviale ou rustique. Oui, au grand Pan lui-même, dieu des bois, des prairies et des sources. Mais de quelle province tient-il ce savoureux accent de terroir, large et un peu traînant ?

- Je suis né à Avranches, au-dessus de la baie du mont Saint-Michel, répond-il.

Je comprends maintenant : un Normand de cette côte déchiquetée qui produisit des navigateurs audacieux, des pirates, des corsaires, mais aussi des saints ; un de ces gars à la fois hardis et mystiques dont le regard, en parcourant avidement la mer, d'un vert clair et changeant comme leurs prunelles, se heurte soudains à l'abbaye qui couronne le mont et, d'une envolée si fière et si forte, s'élanche vers le ciel brumeux. Je comprends aussi la fine malice du sourire.

- À la fin de mes études, continue-t-il, je m'étais demandé le meilleur usage à faire de ma vie. Je ne me croyais pas indispensable en France : j'avais le goût de l'exotisme et de l'aventure ; j'avais aussi la foi, cela va sans dire. J'aimais d'avance les Noirs...

- Des souvenirs de *Paul et Virginie* ou de *La Case de l'oncle Tom* ?

- Peut-être. J'aimais la vie simple. Je suis donc devenu missionnaire. Et, en 1877, je débarquais dans l'île de Zanzibar, où notre congrégation était établie depuis une quinzaine d'années. Zanzibar, un affreux repaire de négriers, le grand marché des esclaves. Il passait, bon an mal an 60 000 de ces malheureux qui étaient vendus par tout le pays arabe. Nous nous efforcions d'arriver jusqu'à eux, de les consoler. Nous ramassions les malades, les « sans valeur » qu'on jetait au bord de la mer ; nous rachetions même, quand ce n'était pas trop cher, tout ce que nous pouvions de cette pauvre « chair à travail ». Nous avons bientôt formé un grand orphelinat et l'avons installé dans une vas-

te propriété sur la côte. Quand nos enfants arrivaient à l'âge adulte, nous prenions cinquante garçons et cinquante filles, nous les exhortions au mariage et, après des noces joyeuses et solennelles, nous les conduisions dans un village, dans des cases organisées pour eux ; nous leurs donnions des instruments agricoles, des semences, des conseils et notre bénédiction : « Croissez et multipliez, mes enfants ! » Voilà comment se trouve dans le pays des Somalis tant de villages chrétiens étonnamment prospères. Jadis notre mission s'étendait non seulement jusqu'au Mozambique, mais sans limites vers l'intérieur. Aujourd'hui, les Pères Blancs s'occupent de l'intérieur, mais nous avons gardé la côte et la montagne...

- Le Kilimandjaro. N'est-ce pas vous qui l'avez découvert ?

- Non !... Vous pensez bien que ce pays admirablement fertile avait déjà excité des convoitises. Et, en 1885, les Allemands, solidement adossés à cinq navires de guerre, déclaraient au sultan de Zanzibar qu'ils revendiquaient le Kilimandjaro. « La flore de ce pays plaît à notre empereur », disaient-ils simplement. Irréfutable argument ! Quant à nous, tout juste avons-nous le mérite - si mérite il y a - d'avoir été les premiers Français à escalader les pentes de la « Montagne de l'eau », comme disent les indigènes.



Mgr Le Roy a laissé de cette expédition, faite en 1890 avec deux autres pères, un récit plein de pittoresque, de bonne humeur et de verve débordante,

émaillé d'anecdotes tantôt plaisantes et tantôt terrifiantes où savants et profanes trouvent également leur compte. Il est illustré, par le prélat lui-même, de dessins qui ont bien de l'esprit.

Voici les explorateurs traversant, avec leur mince escorte, les fauves étendues du désert, taillant leur chemin dans la chair verte des forêts vierges, filant le long des rivières, entre des lotus et des crocodiles, pataugeant dans des marais putrides. Ils chassent pacifiquement plantes et papillons, mais lèvent parfois des lions. « Vi-te ! Prends mon filet et passe-moi mon fusil ! » crie le père. Ils livrent des combats homériques aux amazones, féroces fourmis noires qui mettent l'escorte en déroute. Avec les sorciers noirs qui les traitent en confrères et leur demandent la recette « pour tuer le monde sans bruit, sans trace et sans faute », ils mènent de désopilantes discussions. Dans un village, on les implore de chasser d'un puits un certain diable qui corrompt l'eau. Tenant à grand peine son sérieux, le père se penche vers le trou infernal. Et ne voila-t-il pas que, battant l'air de ses grandes ailes flasques, s'échappe un énorme vampire.

- Le soir, on nous donnait un vieux coq pour récompense. Ne l'avais-je pas bien gagné ?

Ils palabrent, dans leurs cases d'apparat, avec les divers roitelets indigènes. Fourvoyés dans une guerre féroce entre deux d'entre eux, ils tombent dans une embuscade. Déjà de terribles lances affînées pointent vers leurs poitrines, des casse-têtes sont levés au-dessus de leurs crânes, et c'est à des prodiges de diplomatie qu'ils doivent leur salut.

Par contre, Foumba, roi de Kéléma, brave pochard attendri, « toujours ivre comme une calebasse et qui raisonne comme une citrouille », entend faire du père Le Roy « son frère de sang ». Ah ! quelle belle cérémonie ! Longue litanie d'imprécations hurlées en chœur pour le cas où « MapéRoy » serait un traître :

- Quand il regardera, que ses paupières restent cousues !

- Cousues !

- Qu'il marche sur les mains, les pattes en l'air !

- Les pattes en l'air ! Ah ! les pattes en l'air !

- Que sa boisson passe et coule comme dans un bambou !

- Passe et coule !

- Quand il crachera, que rien ne sorte !

- Rien !

- Ou s'il sort quelque chose, que tout sorte !

- Tout !

La litanie se déroule. Les deux postulants avalent ensuite d'énormes bouchées de viande de chèvre assaisonnées de leur sang réciproque. Ça y est : le pacte d'amitié est scellé.

Parvenus au sommet, les pacifiques explorateurs plantent dans la neige une petite croix en bois de bruyère. Symbole des postes qu'au cours du voyage ils ont établis ça et là et qui deviendront des foyers de civilisation française.



Mgr Le Roy dut pourtant quitter cet Est Africain auquel il avait donné sa jeunesse et son cœur. Un séjour de quelques

années de l'autre côté de l'Afrique, comme évêque au Gabon, puis, en 1896, il était nommé supérieur général.

- Et je le suis resté trente ans, conclut-il. Mon histoire finit là...

Quelle tâche écrasante sous ces quelques mots !

La congrégation du Saint-Esprit mobilise une armée de 1 500 pères, 600 frères, 150 religieuses, dispersées en Afrique, au Canada, à Haïti, aux États-Unis, où elle compte quarante-deux maisons ; armée qu'il faut diriger de loin, surveiller, stimuler ; elle est, en outre, chargée de trente diocèses, vicariats et préfectures apostoliques : tout un royaume spirituel à administrer. Que de fois le supérieur dut regretter sa dure et libre vie de missionnaire !

- Oui, dit-il comme pour lui-même, il y eut des heures difficiles, surtout pendant et après la guerre. Beaucoup de nos missions avaient été pillées, détruites. Nos missionnaires étaient restés quatre ans dans le plus affreux dénuement, vivant comme les indigènes. Il a fallu tout ré-

organiser. Au Gabon, par exemple, nous avons réalisé des progrès inespérés. De plus, au Cameroun, après le départ des Allemands, qui avaient peint les Français sous des couleurs peu flatteuses, les Noirs s'étaient enfuis dans les bois. On nous a chargé de les apprivoiser. Nous y avons réussi, puisque le nombre des chrétiens a passé de 30 000 à 125 000. Nous avons même fondé et envoyé là-bas une société de sœurs missionnaires...

Avec son sourire narquois :

- Vous aimez les voyages ? Si le cœur vous en dit, je vous réserve une place.

Puis, grave :

- Sans vanité, je crois pouvoir dire que nous rendons quelques services à l'humanité ; et même à la France. Quand je dis nous, je parle des autres... Moi, ma tâche est terminée...

L'éminent prélat se tait, les épaules un peu courbées, les yeux pensivement fixés sur une attendrissante petite plante de jonquille à la fleur unique, seule parure de sa table de bois. Je le laisse entre le crucifix et la mappemonde... toute sa vie.